

# La « culture du risque » ou comment la télé fait la morale aux jeunes

Maxime Drouet, étudiant au CELSA, ancien membre du Conseil National de la Jeunesse

Dans les débats sur l'environnement médiatique des jeunes, une petite voix s'est fait entendre avec le Conseil national de la jeunesse et son angle particulier : comment l'information télévisée décrivait-elle les jeunes ? Nous continuons ce programme à notre manière en déplaçant notre interrogation : quel rôle l'information joue-t-elle dans la socialisation des jeunes ? Parti pris oblige, nous poserons ici naïvement la question du rapport entre un public, les jeunes, et une instance véridictoire, l'information télévisée, qui nous dit la marche du monde sans nous la dicter. Le rapport à la morale nous interpelle tout particulièrement. L'objet télévisuel qui nous intéressera donc ici concerne le traitement des conduites à risque par l'information télévisée française. S'il existe chez les jeunes une *culture des sentiments* (Pasquier), penchons-nous sur la *culture du risque* et la manière dont l'information télévisée la présente.

## Éduquer les éducateurs

Première objection à notre démarche : que viendrait faire l'information dans cette galère épistémologique qu'est la socialisation ? Le propre de l'information n'est pas de faire la morale mais tout simplement d'informer. Or, le cadre primaire de l'information se fait bien fragile face à des préoccupations sociales particulières. Il ne s'agit pas, alors, uniquement d'informer, mais aussi, et peut-être surtout, de prévenir.

Premier constat qui ne surprendra en rien l'observateur vigilant, qu'il parle le langage du contrat de communi-

cation ou celui de l'audimat : l'information télévisée ne fait que rarement la morale aux jeunes. Pour une raison simple : la télévision ne s'adresse pas en priorité aux jeunes. Le média s'adresse au cœur de sa cible, pas à ses contours. On aura compris que si l'info peut faire la morale, ce n'est pas aux jeunes mais aux parents. Et quelques paroles de Bernard de La Villardière face à ses invités de venir illustrer notre propos : « Alors quel est le discours qu'il faut apporter quand on est éducateur, quand on est parent face à ces phénomènes... Il ne faut pas dramatiser non plus ? Me semble-t-il... » – « Alors dernière question [...] quelle doit être l'attitude des parents ? Est-ce qu'il faut qu'ils soient complices ?... Les parents doivent rester dans leur rôle. »

Second constat : la moralisation passe d'abord par la sensibilisation. Jouer de la corde sensible, c'est, dans bien des cas, mobiliser le spectateur. L'intérêt du chercheur doit alors s'orienter sur la manière dont l'information fait se concerner les gens qu'ils soient adultes ou non, sur la manière dont la parole télévisée produira des paroles ordinaires, quotidiennes, comme celles des discussions entre parents et enfants.

## Les conduites à risque dans les reportages

On s'accorde généralement pour dire que la télévision est loin d'être le média de la complexité. Mais il serait faux de dire, dans le cas des conduites à risque des jeunes, que l'information est incapable de saisir, dans sa globalité, la variété de ces prises de risque. La télévision explique clairement ce que sont les conduites à risque,

et leur portée socio-anthro-psycho- logique (souvenons- nous que l'expert est une figure privilégiée du petit écran).

Les reportages sur les conduites à risque s'organisent le plus souvent avec pour point de départ l'ordre du fami- lier, le cas d'un jeune en particulier. Ensuite, le journa- liste propose des causes de passage à l'acte plus géné- rales. Un reportage sur les jeunes « gothiques » et voilà l'interview de Marilyn Manson et de (faux) méchants organisateurs de soirée. Un reportage sur les sports extrêmes est l'occasion de faire un tour chez les champ- ions de la catégorie. Pour les problèmes d'anorexie on se tourne vers Agnès B. ou Marcel Rufo. La drogue permet un retour vers les banlieues, la BAC <sup>1</sup> et le dispositif habituel (caméra cachée, voix sous-titrées et visages floutés). Ces caricatures montrent le schéma narratif adopté : un cas précis, suivi d'éclairages d'experts puis une généralisation sur les systèmes qui encouragent ces pratiques à risques. Dans ces reportages, c'est l'influen- ce de la société qui est d'abord mise en scène : les modes, le marché de la drogue, l'omniprésence du mar- keting. Il s'agit toujours d'inscrire les conduites à risque dans des explications rationnelles bien maîtrisées par le journaliste (existence d'informateurs fiables, de sources de première ou de seconde mains). Et ceci au détriment de l'intime, de la prise en compte des jeunes. La com- plexité a trouvé là ses limites. Cette précision générale faite, nous avons choisi de nous pencher sur une pra- tique à risque, difficile à relier à d'autres phénomènes ou structures sociales : le jeu du foulard <sup>2</sup>.

## Un cas d'école : « le jeu du foulard »

En 2001, apparaissent sur les postes de télévision quelques reportages sur cette pratique mortelle. Pour la nécessité de la démonstration, nous nous intéresserons aux deux reportages, presque originels, consacrés à cette pratique. Ils sont diffusés à quelques jours d'inter- valle, sur la même chaîne (France 3) avec une même contrainte de temps (soit quatre minutes). La différence fondamentale entre ces deux sujets est que l'un est dif-

fusé à l'heure du déjeuner (*Le journal des journaux*) et l'autre à l'heure du goûter (*A toi l'actu@*) <sup>3</sup>. Dernière pré- cision : le point de départ est le même, celui de la mort d'un collégien, Johan. En septembre 2000, ce garçon est retrouvé mort dans sa chambre, une ceinture autour du cou, après avoir joué seul à s'étrangler, sur le modè- le du « jeu du foulard » qui se pratique dans certaines cours de récréation. L'enquête est identique et réalisée par une équipe de France 3 Lyon. Ce sont donc le mon- tage et la voix-off qui changent.

Autour d'un même sujet et du témoignage de la mère de Johan, on assiste à une variation des interlocuteurs selon les publics. Pour le journal de France 3, la mise en authenticité du geste est assurée par le témoignage d'un adolescent anonyme. Deux experts vont assurer la montée en généralité du problème spécifique, l'un authentifiant le risque mortel (le généraliste : « Au bout de trois minutes de strangulation c'est une paralysie [...] Au bout de dix minutes, c'est la mort ») et l'autre, le phé- nomène générationnel (la voix-off résume : « Ado- lescence, l'âge des doutes existentiels. Pour ce pédopsy- chiatre, le jeu du foulard est symptomatique de cette étape délicate à vivre pour l'enfant »). La sensibilisation à une telle perte pour les parents est représentée par la mise en scène de la douleur de deux mères (la mère de Johan, prétexte au reportage, et celle de Pierre, autre adolescent mort dans des circonstances similaires, en cours de reportage) : « Hélène et Anne ont perdu ce qu'elle avaient *de plus cher au monde*, aujourd'hui, dans leur *cœur brisé* s'entremêlent *colère* et souci de *prévention* », conclut la journaliste après avoir décrit Johan (« Il avait 13 ans, il était vif, curieux, mais Johan est mort chez lui. Suicide ? Non, jeu du foulard, sa mère en est persuadée ») et passé le morceau de musique pré- féré de Pierre.

Dans *A toi l'actu@*, la sensibilisation porte sur la prise de conscience du risque et la nécessité de prendre la parole. La mère de Johan intervient toujours. Les autres interlocuteurs disparaissent pour laisser place à la cou- sine de Johan et deux de ses amies qui témoignent sur ce jeu mortel. Chacune insiste sur la nécessité de dire non, de parler, de vivre. Les paroles de ces jeunes filles ouvrent un répertoire différent de celui des interlocu-

teurs choisis dans le journal. Elles font part de leur expérience de ce jeu, elles donnent leur point de vue. Elles mettent leur subjectivité en avant, contrairement à une présentation froide et objective, pour faire émerger la réalité du jeu.

À l'inverse, le sujet du *Journal des Journaux* recouvre un répertoire clinique. L'adolescent interrogé décrit ainsi la scène : « Y en a un qui se mettait derrière l'autre et qui lui appliquait les mains autour de la gorge, et qui lui bloquait la circulation du sang au cerveau et puis, après 30 secondes, le deuxième, il tombait dans les pommes. On le faisait tomber délicatement par terre et puis on lui foutait des claques pour qu'il se réveille ».

Le discours du généraliste est aussi effroyable (« trois minutes de strangulation c'est une paralysie, c'est-à-dire que c'est un fauteuil roulant ou un lit »), que le témoignage de la mère, comparable à un témoignage judiciaire : « Il s'est enfermé dans sa chambre, et quand on est allé le chercher pour manger, donc on l'a appelé et ça n'a pas répondu, il était 19 heures, et c'est là qu'on l'a trouvé mort. Donc il était pendu par sa ceinture de judo à la fenêtre de sa chambre. Il était debout, il avait les pieds par terre ».

Aucune description de ce genre dans *A toi l'actu@*. On saisit donc bien les différences : une chaîne narrative et un schéma actantiel différents, tout comme pour les niveaux de vocabulaire et de description. Pour autant, ces reportages se retrouvent sur un point, un lieu du commun, la condamnation morale de cette prise de risque. Pour *A toi l'actu@*, le jeu est « dangereux », « stupide », et le journaliste met en doute les effets (« s'étrangler pour avoir soi-disant des sensations »). Les enfants sont appelés à la « prise de conscience ». Tout comme dans le premier reportage où l'on est amené à ce constat par les descriptions des interlocuteurs (les mères, les médecins, les éducateurs).

La télévision offre ainsi matière à discussion entre jeunes et adultes. Ces reportages ont un point commun mais des sensibilités différentes. L'enfant est incité à parler, à communiquer sur son expérience. L'adulte a déjà quelques clés pour répondre, pour écouter ou pour chercher à en parler. Cet exemple, ou plutôt ce contre-exemple tant il fait figure d'exception dans le PAF, nous

montre comment autour d'un même sujet, d'une même médiation, les paroles des adultes et celles des jeunes peuvent s'entendre, se retrouver. À l'inverse, la description journalistique des conduites à risque évoquées plus haut n'est qu'un point de vue, ce qui n'est pas pour faciliter un dialogue, mais peut-être plus l'exacerbation de tensions (« de toute façon tu ne me comprends pas »). Il faudrait ainsi s'interroger sur la circulation de la parole avec de tels reportages.

## Information, lien social et médiation familiale

Ce petit exercice de visionnage auquel nous avons sacrifié nous amène donc à poser le rapport entre télévision et socialisation selon des termes quelque peu différents. La télévision est depuis longtemps défendue pour son rôle de lien social. Incontestable, mais peut-on en rester sérieusement à ce niveau de constat ? Ce sont les modalités, l'actualisation de ce lien qu'il faut venir interroger. À ce titre, l'étude de l'information dans la socialisation des jeunes, n'est en rien négligeable, d'autant plus que cette relation est possible de plusieurs manières.

L'information peut être consommée directement par les jeunes. Se pose alors la question de la manière dont sont reçus les reportages mettant en scène des jeunes. Le cas des quartiers populaires est un cas extrême de la réception avec la présence de populations fragiles. Il souligne néanmoins qu'une telle question n'est en rien anodine et que l'information télévisée peut avoir des répercussions sur la vision qu'ont les jeunes d'eux-mêmes et de leurs pairs <sup>4</sup>. D'autre part, dans ce lien direct, il faudrait mettre en parallèle l'information avec le reste des programmes. Dans le flux télévisuel, comment sont gérés ces images et modèles, souvent contradictoires ?

Mais le rôle de l'information dans la socialisation des jeunes ne s'arrête pas à une telle médiation. L'information télévisée peut influencer sur la socialisation des jeunes via l'autorité parentale. On le voit particulièrement bien avec le sujet des conduites à risque : il s'agit de sensibiliser, d'éduquer les éducateurs. Dès lors, les

<div>50</div> <div>médiamorphoses</div>	dossier
<div>La « culture du risque » ou comment la télé fait la morale aux jeunes</div>	<div>Maxime Drouet</div>
<p>situations privilégiées par les journalistes sont capitales. Rappelons que pour « créer les conditions favorables au dialogue autour de la sexualité, de la contraception et du préservatif, renforcer le sens de la responsabilité et de l'importance du respect de l'autre dans la relation amoureuse ; apporter des connaissances sur VIH, ses modes de transmission et les moyens de protection ; évoquer le vécu de la maladie », le ministère de la Santé voyait dans la famille (y compris les grands-parents) et les médias des éléments centraux du dispositif de prévention <sup>5</sup>. Mais comment sensibilise-t-on les parents ? Cet exemple nous montre donc bien l'importance centrale de l'information sur les pratiques des jeunes dans les relations parents-enfants. La télévision est généralement considérée comme une instance disruptive de l'autorité parentale. Cela ne fait pas de doute. Il ne faut pas pour autant lui dénier tout rôle d'adjuvant et d'aide aux parents. C'est en grande partie par la télévision que les parents s'informent des silences de leurs enfants. Mais, il ne faut pas en rester à ce constat : ce sont les modalités qui construisent cette connaissance des parents sur leurs enfants via la médiation télévisuelle qu'il faudrait interroger.</p> <p>Si l'information peut se partager dans la cellule familiale, sur quelles bases est-ce possible ? Celles de reportages aux situations extrêmes, où les jeunes sont présentés quasi automatiquement comme victimes de systèmes aliénants (la pub, les alcooliers, les dealers, les <i>marketers</i>) ? Il s'agirait de savoir si le cadre privilégié par de tels reportages facilite ou non des paroles intergénérationnelles. La prédominance d'un point de vue n'est pas sans compliquer les choses (avec réponses du</p>	<p>type : « c'est un reportage d'adultes », « les journalistes comme vous, vous ne comprenez jamais rien », etc.). Ces reportages ne risquent-ils pas d'être des facteurs de tensions, d'incompréhensions entre des parents affolés et des jeunes dans le déni ?</p> <p>Le contre-exemple que nous avons développé illustre avec pertinence comment la télévision peut ouvrir au dialogue, avec une pluralité des points de vue entre jeunes et adultes. Mais une telle perspective de cadre d'échange intersubjectif grâce à l'information est inexplo- rée. La difficulté avec laquelle des émissions comme <i>A toi l'actu@</i> ou <i>Mon Kanar</i> ont émergé le prouve. Les jeunes n'ont qu'un accès restreint à l'information. Tout le monde ne communie pas à la grand-messe du soir. Et cette absence questionne plus que jamais l'information télévisée en tant que lien social.</p> <p><b>Notes :</b></p> <p><sup>1</sup> BAC : Brigade Anti-Criminalité.</p> <p><sup>2</sup> « Le jeu du foulard consiste à venir au plus proche de l'étouffement pour vivre un moment intense de séisme sensoriel avant de revenir à soi ou d'être réanimé par les amis ou à l'hôpital ». David Le Breton, <i>op. cit.</i>, p.67.</p> <p><sup>3</sup> Le reportage « le jeu mortel du foulard » de S. Cozzolino, C. Picaud, L. Crozat a été diffusé le 22 mars 2001 dans <i>Le journal des journaux</i> et a fait l'objet d'une seconde diffusion avec un nouveau montage pour <i>A toi l'actu@</i>, le 26 mars.</p> <p><sup>4</sup> Patrick Champagne note, à propos des jeunes de quartiers populaires : « on les entend répéter les discours qu'ils ont entendu la veille dans les journaux télévisés ou les émissions spéciales sur le mal des banlieues, parlant parfois d'eux-mêmes à la troisième personne », in « La vision médiatique », <i>La misère du monde</i>, Paris, Seuil, 1993, p. 68.</p> <p><sup>5</sup> Ministère des Affaires Sociales, de la Santé et de la Ville, Plan de communication sur le VIH : document de travail provisoire à usage interne, 1994, cité par Stéphane Miannay, « «Servir les jeunes en se servant», remarques sur les réappropriations de l'émission de libre expression Lovin'Fun », in CURAPP (eds), <i>La politique ailleurs</i>, PUF, 1998, p. 192.</p>